
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 18/2 (1991)

DOI: 10.11588/fr.1991.2.56920

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sur Goethe et Lichtenberg traite des analogies du discours scientifique avec la problématique de la Révolution. L'antithèse entre la morphologie et la Révolution domine la pensée de Goethe à partir de 1790, car sa morphologie doit sa naissance aux tendances de la Révolution, étant un produit de la temporalisation de l'histoire naturelle au tournant du siècle. Quant à la tentative de Lichtenberg d'analyser la révolution en tant que fait scientifique, elle dévoile les contradictions dans la phase de rupture qui mène à la séparation définitive des sciences de la nature et de la philosophie de la nature.

Nous venons ensuite au romantisme avec la contribution de Theodore ZIOLKOWSKI sur les trois tendances de Schlegel: la Révolution française, la »Wissenschaftslehre« de Fichte et le »Wilhelm Meister« de Goethe. Après s'être demandé pourquoi Schlegel identifie trois tendances et pas deux ou quatre, pourquoi il choisit justement ces trois là et si elles sont représentatives, il rappelle qu'une telle combinaison entre philosophie et révolution n'est pas originale à l'époque. L'article d'Helene KASTINGER RILEY sur Bettina von Arnim nous apprend qu'on a ignoré jusqu'ici que Bettina partageait les conceptions politiques de son mari et qu'après sa mort, elle était même devenue plus radicale. S'inspirant de récentes études sur la mentalité révolutionnaire, E. PETER montre le grand retentissement qu'ont eu sur les premiers romantiques les fêtes révolutionnaires. Mais, dans ce processus de transfert du motif de la fête dans le contexte allemand, le trait de sacralisation de la vie quotidienne de la fête s'est perdu. Les trois derniers articles, Mark Joël WEBBER sur la Jeune Allemagne, Ulrich SCHECK sur Börne et Irene STOCKSIEKER DI MAIO sur Fanny Lewald poursuivent la problématique dans le Vormärz et l'après 1848. Il manque une conclusion à cet ouvrage qui aurait pu nous apprendre si réponses étaient données à la problématique posée. Mais il faut lui savoir gré d'avoir traité de la réception de la Révolution dans une période généralement moins étudiée et d'avoir surtout voulu montrer que ses valeurs se sont intégrées par un véritable transfert et non par une influence directe pendant la période traitée.

Marita GILLI, Besançon

Französische Revolution und Deutsche Klassik. Beiträge zum 200. Jahrestag, Weimar (H. Böhlau Nachfolger) 1989, 340 p.

Le titre de l'ouvrage semble annoncer une étude sur la réception de la Révolution française par les classiques de Weimar; en fait, c'est surtout en passant qu'il y est question d'eux; et, abstraction faite de l'interprétation de la fin de »Faust II« (Th. METSCHER), tant mieux, car affirmer que ces derniers ont rejeté la phase jacobine de la Révolution en tant que représentants de la grande bourgeoisie, est manifestement une explication un peu courte (G. BIEDERMANN/E. LANGE). Par contre Kant, Fichte et Schelling y occupent une place de choix; Hegel se taille naturellement la part du lion. Reprenant le débat sur le caractère progressif ou réactionnaire de sa philosophie politique, M. SOBOTKA estime que, dans la mesure où Hegel s'était prononcé pour l'Etat moderne qu'était alors la Prusse, sa philosophie du droit était aussi »die Philosophie der Französischen Revolution«, ce que confirme H. H. HOLZ. En établissant ainsi un parallèle entre la Révolution de la France et la révolution philosophique de l'Allemagne, ils confirment au fond la thèse d'Engels, que reprend également H. SCHRÖPFER, quand, sur une large base, il analyse l'évolution de la pensée entre Kant et Hegel; dans la mesure où celle-ci a contribué à faire prendre conscience de l'évolution de la société et à considérer cette dernière comme un processus de l'histoire nationale, il y voit un écho de l'émancipation politique.

En déclarant: »Die Revolution ist der gemeinsame, archimedische Punkt klassischer Philosophie und Kunst«, Th. METSCHER indique en même temps l'orientation de ce recueil d'articles, mais, contrairement à ce qu'on entend par classicisme en RFA, ici ce terme a reçu une extension considérable et désigne apparemment les lettres allemandes entre 1789 et le

Vormärz dans leur ensemble. Ainsi il y est aussi bien question de Forster ou du pédagogue J. G. Schummel, dont H. HAMM interprète de façon intéressante »Die Revolution in Scheppenstein« (1794). Proche de »Die Aufgeregten« de Goethe, ce roman n'offre cependant pas seulement un miroir de l'Allemagne, mais aussi un miroir de la Terreur jacobine, car Roland, le maire despotique, semble représenter aussi une caricature de Robespierre. Tandis que W. BEUTIN fait ressortir la dialectique du parallèle entre la Réforme et la Révolution, qui aboutit à une double réinterprétation de ces mouvements historiques, L. REUTER éclaire l'argumentation en faveur du droit de résistance du juriste P. J. A. Feuerbach, qui voulut réformer la société par le haut et qui, adversaire de Savigny, a joué un rôle non négligeable au début du XIXe siècle.

A sept exceptions près, les 28 auteurs appartiennent à la RDA et aux pays socialistes d'hier; de ce fait déjà la philosophie de l'histoire marxiste-léniniste, plus ou moins affirmée dans les différentes contributions, prévaut. Dans cette optique, la Révolution française, exemple classique de révolution bourgeoise, est, comme l'explique W. KÜTTLER, censée être la continuation de la Révolution anglaise de 1688; et, comme Janus, elle est, à la fois tournée vers l'avenir et vers le passé, d'autant plus que les révolutionnaires eux-mêmes se considéraient comme les héritiers de la République romaine, ce que montre aussi J. IRMSCHER. Le modèle nouveau apporté par la France entre 1789 et 1794 est resté valable jusqu'à ce qu'en 1917 la Russie, libérant les prolétaires, fournît l'exemple d'une révolution socialiste et modifiât ainsi l'attente qui s'exprimait lors des différentes vagues révolutionnaires qui, de 1918 à 1923, de 1944 à 1948, puis dans les années 60, ont secoué le monde. Comme on le voit, le modèle attend d'être complété ou rectifié à la vue des dernières révolutions pacifiques. Rejetant le »révisionnisme« de Furet, l'interprétation s'inscrit dans la ligne de Markow, Kossok et Soboul, mais elle mériterait d'être renouvelée par le dialogue avec la critique occidentale d'aujourd'hui.

Vouloir suivre l'évolution de la pensée politique à travers l'évolution sémantique de quelques mots clefs est une idée séduisante, mais d'une part H. M. MILTZ se limite aux seuls termes de citoyen et patriote, oubliant que celui de républicain faisait concurrence à patriote, de l'autre il n'approfondit pas suffisamment l'analyse quand il évoque les épithètes qui leur furent adjointes; il aurait dû également se référer aux dictionnaires de l'époque révolutionnaire (cf. R. Reichardt/E. Schmitt: Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich, Heft 1/2, München 1985). Enfin, des investigations statistiques d'un corpus précis et moins limité permettraient de dépasser le subjectivisme impressionniste.

Le jacobinisme est naturellement abordé à plusieurs reprises. M. GILLI analyse les discours des clubistes de Mayence pour montrer qu'héritiers de l'Aufklärung, ils en ont radicalisé la pensée, mais elle néglige l'aspect stratégique et polémique de ces discours, qui ne sauraient être invoqués comme documents ni pour prouver que la Convention rhénane a été saluée avec enthousiasme, ni pour démontrer l'absence d'une politique éclairée de l'Electeur. Enfin, il eût été intéressant de faire ressortir les analogies et les différences entre les clubistes et les autres jacobins allemands, ce qu'oublie également H. REINALTER, qui passe en revue les différentes définitions du jacobinisme allemand, avancées notamment par W. Grab, Kossok, H. Scheel. Grâce à la comparaison entre Oelsner et Rebmann, W. GREILING veut montrer la différence entre libéraux et jacobins, mais croire que ces derniers ont parfois aussi opté pour une monarchie constitutionnelle c'est simplement prolonger la confusion. Que par contre bon nombre d'entre eux aient été effrayés par la Terreur et aient pris leurs distances par rapport à Robespierre, ne me semble pas suffisant pour leur dénier ce qualificatif, à condition toutefois qu'ils aient vraiment été démocrates et révolutionnaires. Mais pour le savoir il faudrait confronter les définitions proposées par les critiques avec les idées des auteurs désignés comme jacobins, ce qu'oublie H. REINALTER avec la plupart des critiques, de sorte que l'on trouve très souvent un décalage entre le label accordé aux auteurs et les discours de ces derniers. I. STEPHAN, qui se réclame du principe de »partialité«, n'a pas tort de faire remarquer que la plupart des »jacobins« allemands se manifestent non par des actes, mais par des discours, écrits ou oraux. Raison de plus pour analyser ces derniers et en dégager les idées politiques. Au lieu

de cela, elle aussi s'appuie sur un terme assez vague. Mais plus le terme reste flou, plus il lui permet d'opposer au classicisme et au romantisme, sur lesquels, à l'en croire, la critique continue à s'obnubiler, un mouvement au moins équivalent dont la critique devrait tenir compte pour réécrire l'histoire littéraire de l'époque. A cet effet, elle voit, à son tour, dans le terme de »Kunstperiode«, censé englober l'ensemble des courants littéraires entre 1789 et 1830, une possibilité de rendre davantage justice à l'héritage socialiste et humaniste de l'époque, que surtout le jacobinisme et la »Spätaufklärung« sont censés transmettre.

A plusieurs reprises la relation entre cosmopolitisme et nationalisme est également évoquée; tandis que, dans un article quelque peu décousu, G. HANEY fait bien ressortir l'ambiguïté de la »Burschenschaft«, à la fois progressiste et traditionaliste par nationalisme, se prononçant pour l'ancien droit et contre la Révolution parce que française, et que K. VIEWEG montre l'intention cosmopolite de la philosophie de l'histoire de Hegel, R. PESTER retrace rapidement l'évolution d'E. M. Arndt, en faisant ressortir que son nationalisme s'appuie à la fois sur la tendance patriotique de l'Aufklärung et sur la tradition démocratique de la Révolution; mais en même temps il brosse un tableau bien trop révolutionnaire de l'Allemagne quand il affirme que, dans la 2e moitié du XVIIIe siècle, »Hoffnungen auf soziale Umwälzungen regten sich im Alltagsbewußtsein und -empfinden der plebejischen Massen«. F. TOMBERG fait remarquer que l'origine du nationalisme, pour laquelle la critique a volontiers invoqué l'influence de Luther ou le caractère national, est due en partie aussi à la réaction à la Révolution française. Mais au lieu de suivre la renaissance de ce qu'on appellerait plus exactement patriotisme, il nous assène 17 thèses plus ou moins pertinentes.

Manifestement, les sujets évoqués dans ce recueil méritent l'attention, mais on regrette souvent que la discussion reste enfermée dans le débat »socialiste« et qu'elle campe sur des positions dépassées, ce qui vient parfois aussi du fait que les pères du marxisme-léninisme et leurs successeurs, parmi lesquels figurent aussi bien Gorbatchev qu'E. Honnecker, sont invoqués comme autant d'autorités incontestées et incontestables, qui dispensent ou empêchent quelques fois d'analyser les données historiques ou les textes.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Helmut REINALTER, *Österreich und die Französische Revolution*, Wien (Österreichischer Bundesverlag) 1988, 235 p. /

Ce n'est pas l'Autriche telle qu'elle apparaît sur les cartes d'aujourd'hui, mais celle de l'époque révolutionnaire qui est l'objet de ce livre. Et H. Reinalter y retrace moins l'histoire de la réception de la Révolution française dans la monarchie austro-hongroise que le passage du joséphisme au jacobinisme, c'est-à-dire l'origine, l'évolution et les ramifications du jacobinisme autrichien, soulignant à son tour que le joséphisme a profondément marqué bon nombre d'intellectuels, fonctionnaires, curés et écrivains acquis aux idées des lumières et prêts à s'engager aux côtés de l'Empereur pour faire de l'Autriche un pays moderne. Or, c'est dans ces milieux que se recrutaient les adeptes des idées de 1789 et les jacobins. Ceci amène H. Reinalter à évoquer le rôle joué par la franc-maçonnerie et les sociétés secrètes, le *Evergetenbund* de I. A. Feßler, les rosicruciens et les Illuminés; après Koselleck, qui n'est cependant pas cité, H. Reinalter estime que la thèse »vom letztlich unpolitischen Charakter der Freimaurerei« (26) doit être corrigée. La réception de la Révolution française en Autriche diffère sensiblement de celle du reste de l'Empire. Dès 1790, sous Léopold II, un clivage s'était opéré, comme il ressort d'une part de la campagne de dénigrement d'A. Hoffmann et de la »Wiener Zeitschrift« contre les philosophes, les Illuminés et les jacobins, accusés d'avoir fomenté la Révolution, et ceux qui, avec F. X. Huber, J. B. Alxinger, J. Schreyvogel, restèrent sensibles aux acquis de la Révolution et continuèrent à défendre les lumières et les droits de